

DU MÊME AUTEUR

D E N I S D U C L O S

F R A D I A V O L O

ROMANS

LE CYCLE DE L'ANCIEN FUTUR, J'ai Lu, 2000-2002

T.I : LONGWOR, L'ARCHIPEL MONDE

T.II : L'ÉPREUVE DES ÎLES

T.III : POUVOIRS ET SAVOIRS

T.IV : TRANSLATADOR

SEMUR ET LE DÉSORDRE MONDIAL, Nykta, 2001

ESSAIS

SOCIÉTÉ-MONDE, LE TEMPS DES RUPTURES, La Découverte, 2002

LE COMPLEXE DU LOUP-GAROU – LA FASCINATION DE LA VIOLENCE
DANS LA CULTURE AMÉRICAINE, Pocket, 1996



LE PASSAGE

À Valérie

À la Provence

*À Donald Westlake, qui est beaucoup plus drôle que moi
À Stephen King, finalement moins cruel*

*(Mais la vie n'est-elle pas meilleure et...
bien pire que nous ne pourrions jamais l'imaginer?)*

Enfin. Je retourne en ce cœur d'Europe. Pour y trouver ce que beaucoup ont cherché de l'autre côté de l'Atlantique. Une bataille de la vie. Un sens caché.

Mais... pourquoi cette petite ville, plutôt que d'autres sites marqués des signes propices à l'accomplissement de l'Œuvre? La haine me pousse, sans doute. Plus brûlante que la jouissance. Plus durable.

Je ne suis pas revenu ici depuis longtemps. Exactement vingt-sept ans. Je vérifie mon portable : « El 29 de mayo 1976 : estaba un lunedì », me dit-il de sa voix qui ressemble à la mienne (et pour cause). Il y avait un congrès international de biologistes dans la banlieue lyonnaise. J'avais profité d'un soir libre pour louer une voiture et descendre sur Montepelle. En deux heures, j'avais atteint la Bravade, et pris la D 205 vers Padaillan.

Au fait, pourquoi cela, déjà? Pas seulement pour vérifier l'état du château, je suppose. Enfin, de ce qui m'intéressait dans ces pierres calcinées en surface, glacées à l'intérieur. Non. Je venais reconnaître les lieux pour plus tard.

Et puis je devais retrouver mon informateur. Mais quand le bonhomme avait compris, il en était devenu cinglé. Complètement, car il l'était déjà un peu... beaucoup.

Pour garder le contact, j'avais dû me rabattre sur les journaux locaux, auxquels j'avais abonné le département de biologie moléculaire de l'université de Californie à Santa Barbara, sans que cela intriguât quiconque : une excentricité de chercheur! Ces feuilles de chou me signaleraient des détails de la vie de quelques protagonistes, et surtout du vieux macaque dont je m'étais juré d'avoir la peau.

Ab, oui. Je voulais aussi passer voir la tombe de ma mère, morte peu de temps auparavant. Le marbre rouge sang de sa tombe, au milieu du cimetière de montagne, lui allait bien.

Les choses ont changé par ici. Des sites ont disparu sous les constructions. Des vallées ont été égarées pour aligner de mauvais hangars métalliques où se vendent meubles, plantes, tracteurs, piscines empilées cul au ciel. Des collines ont été bousculées dans la rivière et semées de pavillons à fausses tuiles; d'autres sont retournées aux ronciers.

Cela ne me gêne pas. Elle m'amuse, la prétention des humains à sarcler leurs niches comme des poissons fouisseurs, puis à les rebosser d'édifices, tels d'inlassables termites. Tout cela, au nom du bonheur légitime. Comme si cela suffisait à effacer les tares ancestrales! J'observe la fête du mauvais goût, orchestrée par des politiciens-gardiens d'enfants. Plus analphabètes que leurs ancêtres paysans, ils se sont abâtardis jusqu'à vouloir pour tous le look des parcs vacanciers. Parpaing, crépi rose et fibrociment.

Mortelle médiocrité! Barbotage dans la commune nullité, bonne conscience à l'air et sexe calibré! C'est pour cela que je dois officier. Le pays m'attend, à ouvrir comme une tendre femelle. Je vais le forcer à révéler dans l'horreur la vitalité engourdie en lui par cette fausse modernité. Il faudra peu pour que s'écaïlle le vernis de politesse touristique, que se dénudent la dureté bestiale de ses habitants, la solitude effarée des familles des victimes. Sous le regard humanitaire, sadique et souriant des gestionnaires convertis en kapos. Ne suis-je pas un bienfaiteur de l'humanité? Un fléau attendu?

Terminé, le bla-bla mielleux des vendeurs-menteurs ignares aux joues roses; asséchée, la salive des profiteurs merdiques; ravalée, l'arrogance des sectateurs de « l'argent frais », des start-up et du downsizing, des bottom-up et des hedge funds; tendez tous votre cul de volailles malades : j'arrive. Finies les joies veules du caddie débordant sur le macadam surchauffé de l'hyper; envolé le plaisir d'exhiber son cellulaire à la terrasse du nouveau piano-bar lambrissé de toc. Il va caler, le surpuissant 4x4 rouge carmin conduit par la ménagère reliftée pour cent plaques, aux cheveux colorisés en brosse.

Propriétaires de molosses ou de saunas, clodos pisseux et millionnaires désastreux, crevez de peur. Filles programmant des bébés-emblèmes, croque-pensions, salopes de salons de thé au ginseng, perlousières en jeans sales, bourgeoises militantes dénonçant la jeunesse,

craignez pour vos vies dérisoires. Boutonneux drogués de cybercafés, petits porteurs crétinisés, bagnoleux tournant sans trêve sur une planète goudronnée, étudiants élevés à vingt pour cent en plein air aux hormones universitaires, surveillez vos arrières. Nous arrivons. En plein dans le réel. Aux chevilles, le bermuda colonial qui change les hommes en culs-de-jatte pour cirque ambulante. En flammes, la boutique de chemises de soie « San Tabasco » distribuant aux couples son unisexualité de rigueur. Un inextricable épi de ronces géantes va grandir, tel un boa constrictor, et bloquer la tondeuse autoportée sur laquelle ce trentenaire pansu cuve son mélange de marie-jeanne et de bière au whisky en détruisant sous lui une Amazonie miniature.

Beaufitude instituée, paradis pour prolétaire changé en consommateur obèse affamé de minceur, tu vas t'effriter comme un vieil enduit, verdigriser comme le ventre glacé d'une actrice de revue porno jetée au feu! La terreur abjecte, régénérante, vivace hirondelle, s'établira sous chaque toit. Comme au bon vieux temps : quand l'homme n'était pas un zombie virtuel, dansant la ronde du capitalisme, incapable d'échapper aux gestes prescrits par le grand animateur universel.

Paisiblement, distraitement, je me mets en chasse de mon premier gibier. Déjà, la forêt prend une autre qualité de silence. L'ombre se déploie sur le pays. Les oiseaux s'intimident à mon passage. Quand j'entrerai en ville, personne ne me regardera, pas plus qu'on ne voit les étrangers censés être ici pour trimer en bêtes de somme. Le décompte est lancé. La partie en treize coups a commencé.

Personne ne s'en doute encore. D'avance, je jouis de l'affolement des insectes repus d'OGM, quand ils se rendront compte – mercredi ou jeudi, ne les sous-estimons pas tout de même – que quelqu'un moissonne parmi eux. Je pense à un vieux numéro du National Geographic. On y recommandait de verser du vinaigre sur les blessures infligées par la méduse tueuse des côtes australiennes, répandue depuis dans toutes les mers du monde. Il en faudra une bonne dose pour éteindre les foyers de souffrance que je vais allumer dans cette pouponnière climatisée!

Chiron Flecker

LUNDI 29 MAI

7 h 45, col du Planeau

Un gros soleil empourpré largue ses voiles de brume sur les sapins clonés quadrillant les collines et remplit d'or le pays.

Le pays : une assiette pliée en son milieu par une main géante pour y faire couler la rivière. Ou encore, une vaste bouche entrouverte qui creuse la carte en relief de l'IGN. Les lèvres en sont, à l'ouest, la Côte Sainte-Anne, hachée de falaises, et le mont Perroux à l'est. Au sud-est, leurs masses de grès se rejoignent au col du Planeau (Planaou en Occitan). Elles protègent le pays de la saignée du Rhône vers la mer, mais laissent cascader l'Armentin, pressé de rejoindre le fleuve.

Les installations humaines ont préféré la ronde épaule du Perroux aux crénelures sèches de sa voisine. Sauf les deux principales agglomérations, grandies dans le pli même de la vallée : le village de Saint-Laurent-du-Plat, encore assoupi dans l'ombre de Sainte-Anne, et plus loin, excroissance incongrue au centre de l'assiette, la dent rocheuse de Padaillan-la-Neuve. Douze mille habitants.

Depuis le col serpente le ruban de la départementale 256 en provenance d'Auragine et de Vénate. Il rampe sous les fenêtres Renaissance du château du Platet, descend des degrés de terre ocre, encore fumante d'un orage nocturne, puis file vers Padaillan, entre deux moutonnements d'oliviers.

Pour le moment, la circulation est nulle. Une voiture poussiéreuse est garée sur le nouveau parking qui bétonne le col, au-dessus des chutes de l'Armentin. C'est la vieille R 35 blanche de Vincent Daligade, maréchal des logis-chef (dit encore MDL-chef, le « gradé », ou plus simplement « chef ») commandant la brigade de gendarmerie de Padaillan. Visage rectangulaire, hure grisonnante, regard bleu naïf, moustachette parallèle à de bonnes lèvres un peu tristes, Daligade n'est pas encore en tenue, mais déjà en service. Il rentre d'un week-end à Tourloure-lès-Bandol. Sa femme Andrée a préféré rester papoter en petite fille chez sa mère, pour la semaine.

Les mains dans les poches de son survêtement criard, le gendarme apprécie l'ouvrage de l'entreprise Zangalli. À partir du col, la chaussée a été élargie en coupant cinquante platanes centenaires autant qu'inutiles, pour accueillir la déferlante des touristes nordiques. Elle présente, outre le confort d'un revêtement drainant, deux pistes cyclables symbolisées tous les vingt mètres par des icônes de vélos blancs. Elle s'orne aussi de poubelles géantes sur roulettes, prêtes à absorber cannettes, emballages de chips ou restes baveux de « pains provençaux » et de pizzas extra-larges *all-dressed*, produites au pied du pays par un industriel niçois revenu des States.

Le chef rentre un ventre qui s'alourdit, malgré une demi-heure de pompes matinales, et dégage son paquet de cigarillos (qu'il mâchonne hors de vue du public). Daligade sait où il va poster ses hommes : là-bas, sous le bouquet de micocouliers, près de la table de bois traité pour les pique-niques familiaux à hauteur de pot d'échappement. Avec une nonchalance sans réplique, ils arrêteront les automobiles et distribueront les contraventions. Les étrangers méritent indulgence et les autochtones se donnent le mot si vite que Daligade a renoncé à déplacer ses pièges. Mieux vaut tendre le filet au même endroit, entre la sieste et le pastis, et pêcher quelques poissons franciliens, moins vifs.

Que dit le vieux Gavias ? « La route, c'est le pouls de la cité. » Entre quatre et six heures, ça rentre du boulot, ça va faire les courses, chercher les enfants, que sais-je encore. Si ça roule nerveux, il y aura du schpounze samedi autour du dancing. C'est comme la lune pour les accouchements.

Et quand des voyageurs se pointent – surtout l'espèce taillée à la serpe et désespérée des pays de l'Est – on garde l'œil ouvert. Des fois qu'ils proposent de payer leurs dépenses en jumelles infrarouges de l'ancienne armée soviétique, ou en troquant contre un peu d'héro un stock de chemises volées, acquises auprès de la bande de frappes du Pondiat...

Un bref coup de klaxon le tire de sa méditation. Une jaune petite Bulle Renault de la Poste débouche d'un layon de cailasse et vire sur les jantes au milieu du parking en projetant des gravillons.

– Arnaud !

Le facteur rubicond extrait une main de l'habitacle et la tend au gendarme.

– Qui veux-tu que ce soit ?

– Tu finis ou tu commences ta tournée ?

– J'ai encore la montagne... Ils n'ont pas rebouché les trous après les pluies. Ma pauvrette ne passera pas l'année.

– Elle n'est pas adaptée. Vous devriez changer de matériel.

– Pauvre Poste ! Elle n'a plus le sou depuis qu'elle est aux deux tiers privée ! Y a pas idée de fabriquer des voitures si basses. Au moins, les 4 L crapahutaient comme des chatte-catte. Ça montait les draves défoncées. Mieux que des mules.

Arnaud Panel, amer, caresse la robe cabossée de sa monture.

– Beaucoup de courrier ? s'informe Daligade.

– Secret professionnel. Tu peux pas me forcer...

Panel rit, secouant sa bedaine à bière coincée par le volant.

– Si tu veux des tuyaux, reprend-il à court de souffle, la gendarmerie devra être juste avé le peuple !

– Ce qui veut dire ? s'enquiert Daligade, un sourcil en accent circonflexe.

– Ton nouveau... Comment il s'appelle déjà ?

– Daniel ?

– Celui qu'a la barbe taillée.

– Alors ?

– Il nous embête pour le festival des Tacots.

– Où est le problème ?

– D'habitude, on ne nous dit rien quand on n'a pas de permis, à condition que les motos ne roulent pas après l'exposition.

– Vous avez rappelé vos habitudes à Daniel, mais il a répondu que ce n’était pas réglementaire ?

– C’est ça.

La grosse pogne marbrée de Panel, discrètement tatouée d’une rose, pianote sur la portière.

Daligade regarde le Perroux, songeur, et fait mijoter le postier.

– Je ne te promets rien. Va travailler.

– OK, chef, s’empresse Panel, plein d’espoir.

– Ginette va bien ?

– Oui. Je voudrais qu’elle lâche l’usine de Ravigne. Pour ce qu’ils la paient...

Il démarre sur les chapeaux et sort du parking sans égard pour l’éventuelle circulation.

« Touchant, l’Arnaud. On dirait qu’il avertit le monde qu’il ne sombrera pas dans la boisson. Le Daniel est pète-sec, il est pas marié. Mais il a raison : je ne veux pas voir Panel en moto, sans permis en plus. Déjà un danger public avec son “véhicule professionnel”. »

Un ronron bronchitique monte de la route. Daligade se retourne. C’est la plate-forme Peugeot de Roger Commette qui avale laborieusement les lacets, secouant son chargement humain. Les yeux du gendarme s’étrécissent. Les paysans ont toujours fait provision de bras pour les vergers. Avec les équipements modernes, ça dépérit, mais il y a les réfractaires... Des racistes qui font suer le burnous en dégoisant sur l’insécurité. Sans vouloir voir le rapport entre les deux !

La guimbarde passe à moins de cinquante, jantes oscillantes, et Daligade essaie de distinguer les visages émaciés, vaguement familiers. Mais le contre-jour l’en empêche. Les Arabes sont entassés, au moins six, plutôt âgés, la ride résignée. Parmi eux, un ou deux jeunes, égarés.

À chaque retour en première, l’agriculteur arrache les pignons et le véhicule brinquebalant lâche un nuage bleu. Le père Commette, rivé à son volant, feint de ne pas voir le gendarme. Daligade hausse les épaules. À quoi bon lui chercher noise pour le contrôle technique ? Ça retomberait sur ces pauvres bougres.

Le transport d’esclaves s’éloigne vers Padaillan qu’il doit traverser pour rejoindre la ferme embusquée en lisière de forêt au nord de la vallée. Le temps de quatre ou cinq taffes d’un cigarillo

bourré de salive, puis le gendarme démarre. En descendant vers la ville qui s’éveille, il éprouve la magie du paysage ciselé, malgré les pubs illégales poussées comme des champignons (la préfecture est trop débordée pour s’occuper du paysage, et les écolos du conseil régional ne s’intéressent qu’à la centrale nucléaire de Tradarin... et aux piègeurs de loriots).

L’image des travailleurs remués en tous sens lui revient fugitivement : des types usés et quelques gamins fuguant le lycée technique. Lot habituel. Sauf peut-être au milieu du groupe, une silhouette sombre, visage en lame, trace de moustache lisse, un Pakistanais sans doute, bien sûr sans papiers. On en voit maintenant. Et aussi des Indonésiens tout menus, des Coréens aux larges pommettes, des Thaïlandais assez ronds. Avec la mondialisation, l’État se dégingle de partout. Mieux vaut ne pas savoir comment ils sont entrés dans l’espace Schengtruc. Laisser ça aux collègues des Douanes et de la PAF...

Daligade préfère penser à la fête des pompiers qui va poser des problèmes sur le cours Pottier, la semaine prochaine. Il faudrait aussi qu’il fasse verrouiller les cales des poubelles collectives par les Municipaux. C’est le grand panard des jeunes de Saint-Laurent de les foutre en travers de la chaussée juste après un virage, quand ils reviennent de bringue sans avoir trouvé de nénétes.

Troun de diou, c’est pas la faute aux poubelles, s’ils draguent comme des manches.

9 h 45, parking du Planeau

Étienne Aurois débouche en hyperventilation contrôlée sur la lande du Planeau, au flanc du parking vide. L’homme est élancé, ses cheveux de jais serrés par un bandana couleur fraise écrasée. La sueur perle de son nez en bec d’aigle (une excellente gouttière). Son survêtement de coton noir est taché de pollen, imprégné des parfums du maquis.

Il regarde son chrono et sourit d’un curieux sourire sans lèvres. Une heure trente pour faire le tour du massif des Petites Crêtes, l’avant-garde de Sainte-Anne. Ce n’est pas de la compète, mais sur quinze kilomètres accidentés, cela reste une performance

honorable pour un intellectuel dans la petite quarantaine. Y a pas photo, m'enfin quand même.

Au vu de sa forme athlétique, les nouvelles connaissances de passage à la ferme pensent qu'Étienne est « prof de gym » quand il se présente comme professeur de physique. Bienveillant, il précise : « Non. Physicien à l'Institut universitaire de technologie de Compiègne, spécialiste de lumière cohérente. Autrement dit les lasers, ajoute-t-il même s'il sait qu'il aura droit à un couplet sur les lecteurs de DVD qui fonctionnent mal. Dans quatre-vingt-dix cas sur cent, conseille-t-il, bon enfant, soufflez sur le porte-disque en position ouverte et vous enlèverez la poussière qui empêche, justement, le rayon de "cohérer". » Et l'on parle d'autre chose. Étienne ne tient pas à s'étendre sur ses recherches (les réseaux d'énergie sans fil, financés sur des projets stratégiques futuristes). Il laisse Annie, son épouse intelligente et intarissable, présenter la région aux invités. Après tout, c'est elle la propriétaire du mas.

En petite foulée, Aurois traverse l'aire vers le recoin ombragé où il a laissé sa moto. Mais il change d'idée. Il oblique vers le sentier plongeant sur le ravin. Terminer la balade en sautant sur les rochers de la rivière sous les acacias feuillolants est un objectif plaisant. Il se laisse aller dans la pente et rebondit d'un obstacle à l'autre. Ses Bro-Kings « pratique intensive » le portent merveilleusement. La chaleur qui recuit ce début d'été étrangement *hot* n'a pas encore empli le vallon boisé. Il se sent bien. Pour un peu, il croirait en la jeunesse éternelle.

– Dégueulasses, ces types !

Étienne devient écolo dès qu'il voit papiers ou bouteilles de bière dans la nature. Et là, les sagouins ont jeté une pelote de gros sacs tricolores en travers d'une cascade.

– Z'utilisent la rivière comme décharge, bougonne-t-il.

Ce sont peut-être les emballages d'un granulé phytosanitaire pour « aider » les vignes que certains péquenots replantent sur des terrasses mangées de garrigue.

Il n'a pas l'intention d'étudier les détritiques, mais pour éviter un rang de genêts d'Espagne (à longues cosses pointues vous rentrant dans les yeux à la moindre distraction), il suit la rampe rocheuse qui le rabat sur les chutes. Droit sur les saloperies suspendues aux branches.

Comme on découvre une silhouette dans les nuages ou les volutes de craie d'un tableau noir, Étienne *voit* un cadavre à la place des sacs multicolores. Il congédie son imagination, attend que la forme change, observée sous un autre angle, que cet appendice nasal à demi arraché devienne du carton goudronné déplié par le flot de façon suggestive.

Cela reste un nez. Étienne manque de tomber à l'eau. Il enlève son bandeau, essuie la sueur salée qui lui coule au creux des yeux. Ce qu'il a pris pour la fourche d'un rameau, au-dessus du sac, est *une main*.

Le pouce est retourné, les doigts déjetés comme ceux d'un vieux gant de travail, mais trop violacé et ridé. Quant au sac, c'est une chemise de toile imprimée enserrant dans ses plis un torse blafard et gonflé, aux trois quarts immergée. Le plus immonde est la crêpe frangée de rouge qui prolonge ce torse, battant comme une queue de castor au gré des variations du fort courant. Étienne a beau se brider, il reconnaît un visage presque aplati, encore attaché à une touffe non pas d'herbes pourrissantes, mais de cheveux.

– Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? On a jeté un mannequin ou quoi ?

La question est adressée à voix haute à l'interlocuteur imaginaire qui l'accompagne dans ses balades.

– Oui, répond celui-ci. Il y a un truc. C'est du caoutchouc, ou un personnage de char fleuri, pour un carnaval.

Aurois s'approche à pas comptés. Les détails apparaissent : les ongles décollés et bleuis comme si le sang avait jailli dessous, la forme nette de l'oreille sur le scalp au fil de l'eau. Il distingue le poli du crâne enfoncé dans le flot même, auquel le visage et le cuir chevelu, drapeaux de chair, tiennent par quelques tendons.

Étienne tourne autour de ce qui devient *absolument* un cadavre et grimpe sur un surplomb pour mieux voir. Dénudé des fesses aux omoplates, l'homme montre un dos gras (et non gonflé par la décomposition comme il l'a d'abord cru), labouré de griffures qui ont dû saigner, mais que l'eau a lavées continuellement. La chemise chiffonnée enveloppe l'épaule disloquée, dont émerge le bras droit, mât cassé au-dessus des bouillonnements.

Étienne regarde sa montre : six minutes pour rejoindre sa moto. Cinq encore pour filer sur Padaillan et débouler sur la rue des Ruines, à hauteur de la gendarmerie.

Il maîtrise un tremblement et allonge la foulée, heureux d'avoir un motif rationnel pour laisser le mort.

« Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose de naturel dans les charognes ou les cadavres? demande son autre lui-même. Oiseaux réduits à quelques plumes et nerfs sanglants. Rongeurs laissés par la chouette à l'état de pelotes plates, renards pourrissants, chats écorchés au bord des chemins... Ou encore chevreuils aux yeux mangés de mouches, ragondins explosés au gros plomb et que les asticots recouvrent d'une toison de poils vivants. Combien d'organismes retournant au milieu ne rencontres-tu pas dans tes courses solitaires? *Pourquoi* l'humain serait-il exceptionnel? Ce type a l'air plus à sa place dans la verte que les gars des charniers africains montrés par l'actualité cent fois par an. Il est tombé dans les chutes et il est mort... Point. »

Le vague malaise a disparu. Dans le sprint vers la planque de son engin, Étienne apprécie les lames souples de ses chaussures. Il enjambe la machine que la pédale-moteur éveille instantanément. La grosse Kawabaki, telle une énorme guêpe, rugit, s'emporte, se cabre dans la boue craquelée. Elle grimpe sur le parking qu'elle traverse en flèche, laissant une traînée de gomme sur le revêtement neuf, et se couche presque au sol pour avaler le premier virage à cent soixante à l'heure.

« Pourquoi ne pas laisser ce gars se dissoudre dans la rivière? La forêt fait une tombe aussi bonne qu'une autre. »

Mais l'interlocuteur imaginaire est d'humeur sévère : « *Tu dois prévenir*. Le type a une famille, et... Va savoir comment il est mort? C'est la moindre des choses. On n'est pas des animaux.

– T'as raison, on est un bon citoyen. »

Étienne ne discute plus avec lui-même. S'il refoule un peu de honte, apporter un message à sensation l'excite. Les pandores ne doivent pas trouver ça tous les jours.

10 h, place Carrée

Le cœur de Padaillan se divise en trois compartiments :

1. Sa colline fortifiée, piétonnisée, rehaussée d'étroites maisons restaurées et déjà décaties, la plupart occupées par des locaux

« culturels », des brasseries et des musées. Il y a même un nouveau Manoir de l'Hypnose dédié au comte Jean Button de La Salière, célèbre adepte de Mesmer et de Houdini. On peut y assister, de mai à septembre, à des spectacles de suggestion.

2. Sa ville du bas, avec hôpitaux, écoles, marchands de main-d'œuvre, habitats populaires ou villas de notables transformées en cliniques pour amis de l'homme.

3. Son urbanisme archéo-mitterrandien avec commerces géants de verre teinté et mausolées administratifs de pierre agrafée. À la merci du séisme centenaire, cette abomination a poussé à l'ouest de l'Armentin, le long de l'ancienne route charretière, changée en clinique à quatre voies.

Devant chacun des deux ponts enjambant la rivière au nord et au sud de la ville, une quatre-voies d'intérêt strictement local est scandée de ronds-points plantés de touffes de lavande judicieusement groupées pour former les lettres de « Padaillan ». Puis elle redevient maigre départementale, rapiécée par un État parcimonieux (et une Europe encore moins généreuse).

Sur la rive orientale, le cours Pottier pénètre en ville par la porte de Vénate. Il sépare ou unit, comme on voudra, la colline ancienne et la plaine moderne, surtout au point où il irrigue la place Carrée, centre névralgique de la petite cité.

Autour de la place changée en parking toujours plein (sauf le mardi matin, quand les commerçants du marché ouvert en chassent les particuliers), plusieurs grands cafés alignent leurs terrasses, préférant surtout par la couleur et le matériau des chaises.

Chez Pavie, le maître glacier, les rombières belges viennent goûter une douceur, médissant charitablement des absentes avec ardeur et jovialité. Au Soleil, les cadres parisiens et allemands se mêlent aux (pas si) jeunes loups régionaux, parfois accompagnés d'épouses et de rejets bien vêtus. Quelques touristes y sont attirés par les cocktails de fruits maison. Au Millénaire, jointif du précédent, ce sont les fauchés qui se rafraîchissent de leurs galères.

Rencogné un peu plus loin, sans éclat, se tient le Chez Mathieu. Au lieu d'être doté comme les autres de bâches aux savants systèmes de déploiement, ce café vétuste n'a pour abri extérieur qu'un énorme platane. Sous son ombre bruissante se tient le poste d'observation de ce que le pays recèle d'agriculteurs rétifs à toute retraite,

tronches d'olives noires sous leur béret vissé au crâne. Du point de vue des plus jeunes, c'est le coin des « Bientôt-morts ».

De leur côté, ces ancêtres commentent ironiquement les éternels jeux de coqs desdits jeunes. Il est bien possible, se disent-ils, que les hommes ne soient pas des corps qui ont des couilles, mais à l'inverse, des couilles qui ont des corps pour mieux rencontrer des ovaires. Et les corps se ratatinent pendant que d'autres génitoires continuent éternellement leur danse. Il paraît que ce point de vue rejoint les plus récentes découvertes de la science !

Mais tout le monde ne rit pas au Chez Mathieu. Surtout pas la minuscule femme en noir qui s'active entre les tables de fer et le comptoir de formica. Elle sert une suite indéfinie de pastis, répondant en patois aux allusions malignes d'un client plus vert que son copain.

Tout en devisant, Marcelle bute sur le chien qui a décidé, sans en référer, de simuler un tapis en travers du seuil.

– À l'oustaou, Caramel ! ordonne-t-elle, un doigt vengeur pointé vers le fond de la boutique.

Elle retrouve aussitôt son français pour constater tristement :

– Même lui devient sourd. Qu'est-ce qui nous arrive ?

Et de frotter le comptoir usé jusqu'à la trame, tout en jetant de vigilants coups d'œil alentour.

– Tiens, constate-t-elle en voyant passer la Peugeot couleur crasier, le Commette ramène ses Arabes au boulot. Regardez-moi ces vieux bonshommes, vous ne croyez pas qu'ils seraient aussi bien à la retraite, comme vous tous ?

– Qu'ils rentrent d'abord chez eux, rétorque Narcisse Caponière en découvrant sa gencive inférieure édentée. Avé la retraite française, ils sont riches, là-bas.

– T'es pas un peu raciste ? Ils n'ont pas assez trimé pour avoir droit au respect de ce côté-ci de la Méditerranée ?

Personne ne répond. On n'aime pas trop les idées de Marcelle Doumergues, mais on admet qu'elle porte le flambeau de Mathieu son défunt époux, communiste notoire, du temps où ça avait un sens. On n'accorde aucune attention à ce qu'elle dit, ce qui attise ses imprécations, proférées de plus en plus en provençal, a-t-on remarqué. Retour de l'enfance, sans doute, avant le retour *en* enfance.

Zoom sur le Millénaire. Sa terrasse marque une chute de prestige par rapport à celle du Soleil : au lieu d'osiers tressés couverts de coussins, elle est bourrée de chaises en plastique à vingt balles. De celles qui collent au fondement. Jusqu'à ce qu'on ait laissé un pourboire, et même après. Pour le regard superficiel, chaque tablée du Millénaire ignore l'autre. On croirait ces jeunes gens étrangers entre eux si, de temps en temps, une fille ne se levait pour demander du feu et n'embrassait deux fois sur chaque joue un garçon rougissant, ou bien ne se laissait effleurer le bras, signant une promesse pour le soir, ou révélant une complicité datant de la maternelle.

Le Millénaire est le rendez-vous des Padaillanais nubiles, avec son ballet de séductions et de bouderies, de colères et d'amours, de jalousies et d'éclatantes parades, en connivence avec des serveurs de la même génération. La mode la plus osée s'y affiche : nuques rasées, mèches en ciseaux dans les yeux, bouffées tricolores de cheveux fluorescents, piercings multiples devant chaque orifice du corps, faux tatouages couvrant les épaules en stéréo, collants noirs de cycliste moulant les filles des mollets jusqu'aux seins. Parfois encore, quelques jeans luxueusement déchirés à la naissance des fesses.

Mince et bronzée, Poupoune Satys, les cheveux ras décolorés de neuf, est de retour des toilettes où elle s'est fait une beauté. Elle éclate de rire en écho à la dernière de Fredo Camelli, qu'elle n'a pourtant pas entendue, avant de balancer son gracieux derrière sur la chaise qui jouxte le grand homme. Fredo a le crâne lisse, sauf une motte oxygénée au sommet, et le torse poilu dégagé par son maillot de débardeur. Il rapporte les classiques quatre cents coups de son ancienne bande de Vénate, surtout pour le bénéfice de Sophie Garcini et de Michaël Kisch, mi-éblouis, mi-inquiets.

– Et alors, continue Fredo, en prenant à témoin les frères Patrick et Lionel Mochel (qui doivent suer dans leurs vestes de daim à frangettes identiques), on a laissé rouler le machin.

– Quel machin ? demande Poupoune de sa voix de pomme acide.

– Qu'elle est relou !

Fredo se veut pédagogue, harmonisant son puissant accent marseillais avec les délicatesses verlanes acquises il y a quelques années lors d'un séjour dans le 92.